

LES SITES EN ÉPERON BARRÉ DU CHATELET ET DU ROUCHILLOUX

J. DUBOIS, C. GUILLAUMIE, M. MURAT, A. POUGET , G. SIMONNOT

Nos recherches en cours sur les petits sites protohistoriques fortifiés de Corrèze, dont il importe de mieux appréhender et définir la finalité, nous ont amenés à reprendre l'étude exhaustive du camp fort connu du Chatelet, commune de Lamazière-Basse, mais aussi de celui du Rouchilloux, commune de Darnets, que nous avons retrouvé à toute proximité.

Et pour déterminer, autant que faire se peut la causalité de leur établissement, nous allons, en nous servant de toute la documentation factuelle disponible, utiliser une méthode hypothético-déductive, échafaudant des schémas préalables puis essayant, malgré les risques d'erreurs dans la recherche de preuves, d'en vérifier la pertinence notamment au travers de la reconnaissance et de la compréhension, tant des artefacts que des structures et états environnementaux reconnus

LE CHATELET

Eperon d'environ cent vingt mètres sur soixante-dix, inclus dans une boucle de la Luzège, au sud-est du village de Genestine et connu depuis longtemps, J. DECHELETTE en faisant déjà mention dans son manuel d'archéologie publié en 1914, ce site a accueilli une occupation humaine, probablement à plusieurs époques, dans une structure de moindre surface protégée d'abord par un vallum barrant l'isthme qui le rattache au flanc de vallée, puis par un élément de rempart attenant au fossé et enfin, au sud-ouest et au nord, par l'édification qui y fut faite de très importants glacis en contrescarpe l'enserrant.

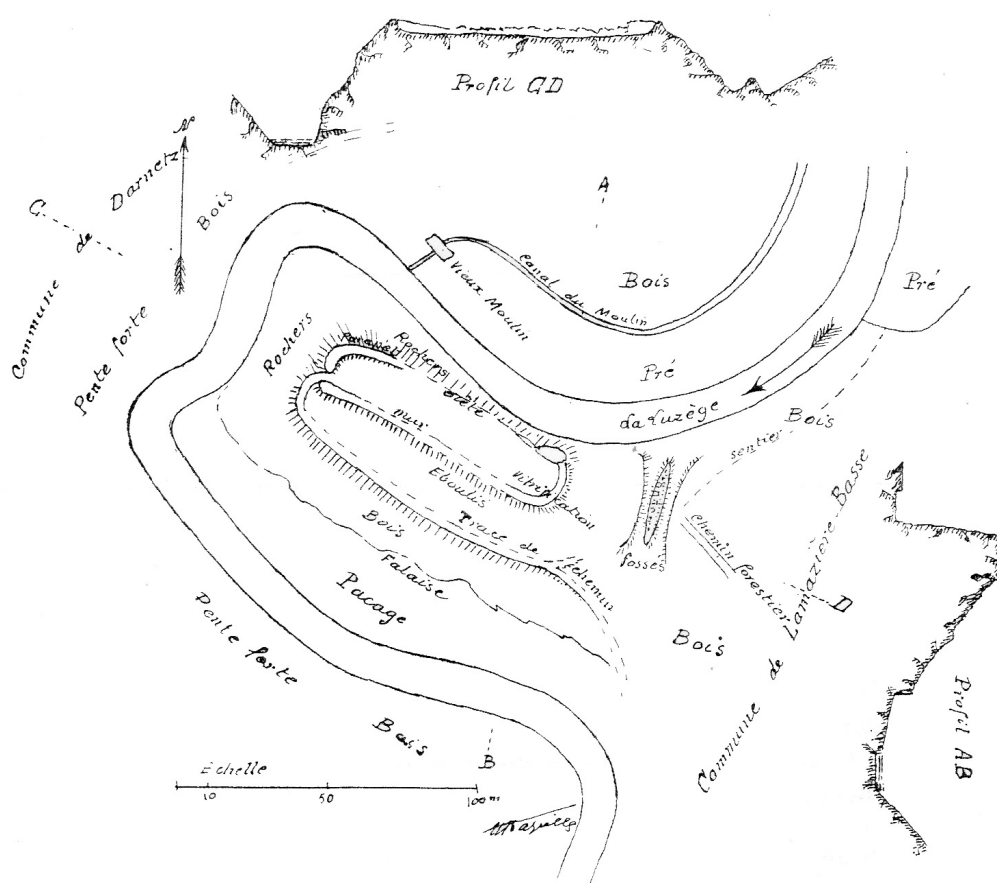
Ce qui a particulièrement intrigué les découvreurs, consiste, coté sud de cette structure, non loin des monolithes qui s'y dressent, dans une petite zone et éparpillés dans la pente, en l'existence et concentration de fragments et blocs plus ou moins importants de roche. En l'occurrence il s'agit d'un gneiss de structure granolépido-blastique, agglomérés ensemble par l'action d'un feu ayant déterminé une température suffisante pour y provoquer ramollissement et même fusion de certains de leurs éléments, empreintes du charbon de bois utilisé à cette fin s'y remarquant par place.

Lors de sa visite des lieux au cours de l'année 1935, Marius VAZEILLE a assimilé ces vestiges à des éléments d'un mur vitrifié qui aurait été édifié pour servir de défense au site, thèse qui peut effectivement se concevoir.

Cependant et pour tenir compte de l'existence d'une importante zone d'exploitations minières que nous venons de reconnaître dans le proche voisinage, l'hypothèse de l'établissement en ce point de fours de réduction directe de fer, dont on retrouverait alors des éléments vitrifiés, doit être envisagée.

Mais avant de poursuivre dans cette voie, quelques précisions et données géologiques et minéralogiques, s'imposent.

*Station fortifiée avec mur vibrifié du Chatelet
C^{te} de Lamazière-B^{asse}*



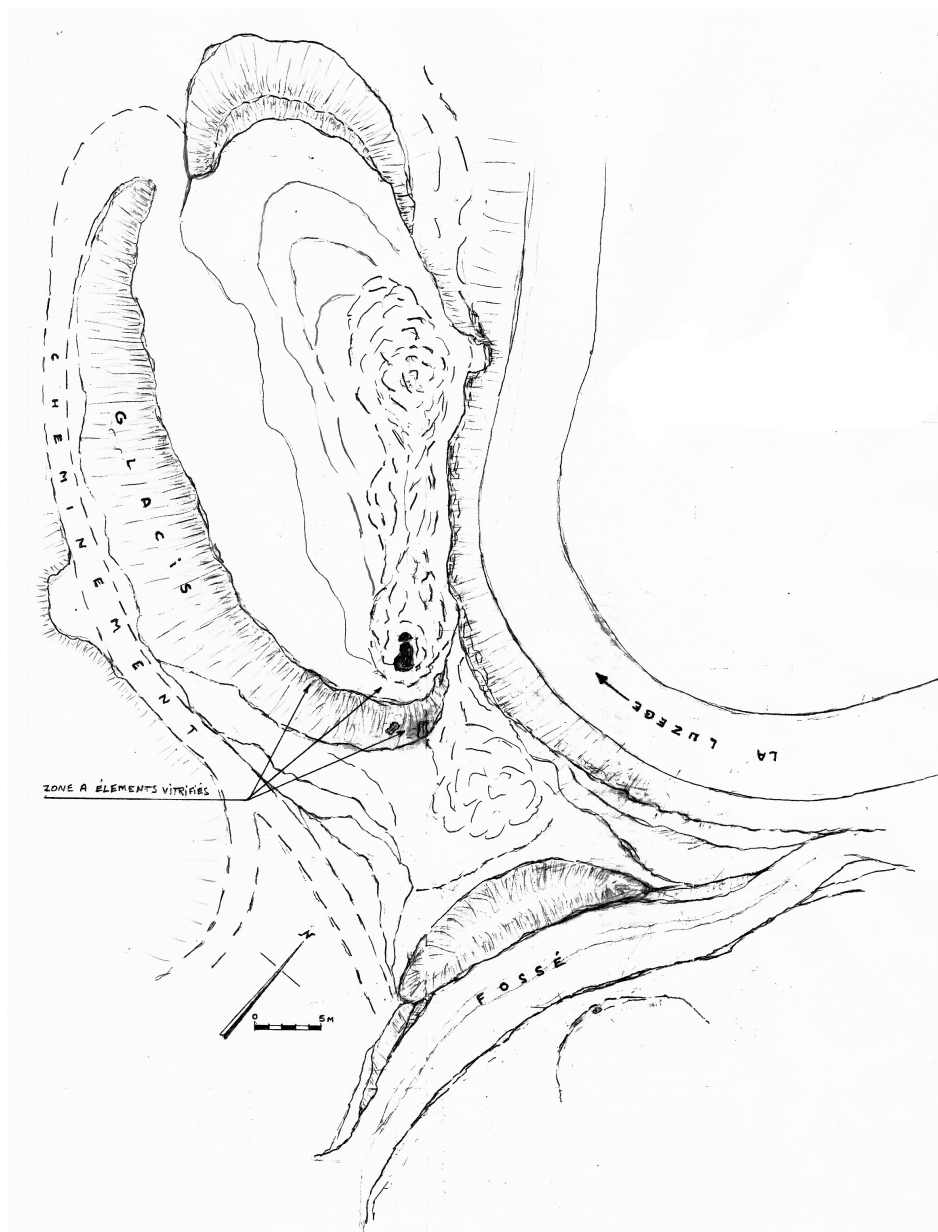
Le Chatelet dessiné par Marius VAZEILLES

Tout le territoire incluant cette partie du cours de la Luzège et s'étendant sur les communes de Darnets et de Lamazière-Basse, se trouve être constitué, d'une façon assez monotone, par les gneiss à sillimanite de la Moyenne Dordogne, gneiss catazonaux résultant du métamorphisme d'un ensemble de roches sédimentaires détritiques avec des passées volcano-sédimentaires acides, lesquels, dans cette région cernée par les massifs granitiques à caractère diapirique d'Egletons et Moustier-Ventadour d'une part et de Meymac d'autre part, se trouvent être particulièrement enrichis en microcline (feldspath potassique) ainsi qu'en albite-oligoclase (plagioclases plus sodiques que calciques), ainsi que l'a reconnu notamment M.J. PAVILLON, dans son étude de zone effectuée en 1960, ces derniers minéraux ayant une structure fine et très hétérogène, facilement altérable sous l'action de fluides divers.

Par ailleurs, lors de notre première venue sur place, nous avons remarqué sur la piste descendant du hameau de Genestine vers la Luzège et ce à des endroits précis seulement, l'existence de très nombreuses volantes de quartz. Ceci qui nous a incité à prospecter les lieux et a débouché aussitôt sur la découverte d'un très important secteur minier, lequel se trouve être calé et avoir pour origine probable la présence d'une faille recoupant le cours de la rivière à proximité même du site du Chatelet et s'étendant entre Espagne, commune de Darnets, et l'étang des Ganes, commune de Lamazière, faille remplie d'une brèche tectonique hypersilicifiée avec quartz microfracturé, dépôts d'hématite cristallisée et en croutes, séricite ainsi que résidus granitiques, ce faciès témoignant bien d'une silification contemporaine de la cataclase.

Les analyses géochimiques en alluvionnaires et sédiments de ruisseaux effectuées par le BRGM (Bureau de recherches géologiques et minières) en ces lieux, au cours des années 1980, si elles constatent par ailleurs l'absence de concentration en d'autres éléments majeurs, confirment bien la présence de Fe_2O_3 (oxyde de fer) en des pourcentages allant, en moyenne, de 6 à 18% selon les points de prélèvement, présence qui nous semble conditionner l'existence du secteur minier dont nous allons parler mais aussi la possibilité que le site même du Chatelet ait pu accueillir des fours de réduction de ce fer, ce qui justifierait alors la vitrification qui y est constatée.

Cette faille et sa zone de contraintes et dépôts minéralisés ont en effet fait l'objet de dépilages importants effectués par l'établissement de six groupes distincts de minières de pente de type A1-A2 (tranchées simples ou multiples), tranchant le flanc de colline dans des azimuts variant de nord 80° à nord 100° et bordées des rejets de stériles. Ces exploitations minières qui nous paraissent assez caractéristiques des techniques employées à la Tène C et D, sont jalonnées de réserves d'eau, la faille origine ayant servi, dans cette zone, de drain majeur.



Le réduit fortifié du Chatelet (dessin J. DUBOIS)

Tout près de là et sur l'autre rive de la Luzège, le réduit fortifié du Chatelet occupe seulement une fraction de la surface de l'éperon déterminé par la rivière. De forme ovale et d'environ soixante mètres sur vingt-cinq dans sa partie la plus large, il a été protégé, à l'est par fossé et rempart de terre ainsi que vers le sud et l'ouest par de très importantes agglomérations de pierres, parmi lesquelles se remarquent de gros galets de la Luzège, accumulés volontairement dans la pente, en glacis de contrescarpe jusqu'à former même rempart sur le flanc ouest.

La surface utile, ainsi déterminée, a été aplanie partiellement à l'exception de l'environnement de la crête rocheuse de l'Est, dominant en falaise la rivière, l'accès s'effectuant par un cheminement longeant la base du glacis pour pénétrer dans le site, après un coude brusque, par une entrée en tenaille.

C'est dans une faible zone, sous les monolithes rocheux, dans la pente sud-ouest, que se remarquent, épars, les éléments vitrifiés, sous forme de blocs agglomérés plus ou moins importants. Ces blocs sont constitués de fragments du gneiss dont il a été parlé plus haut, fragments de faibles dimensions, moins de dix centimètres en moyenne, soudés entre eux comme il a été dit. Il apparaît en effet que cette roche et notamment certains de ses constituants ont subi l'effet d'une chaleur intense produite par un foyer, probablement alimenté en charbon de bois, ce qui a provoqué une altération allant de la simple rubéfaction jusqu'à la vitrification partielle.

De l'examen effectué à la loupe binoculaire sur divers échantillons, il résulte que, seuls parmi les constituants de ces fragments de gneiss, les divers feldspaths (microcline et albite-oligoclase) ont été amenés à l'état de fusion, les deux éléments alcalins, potassium et sodium qui s'y trouvent inclus ayant développé un puissant effet de fondant amplifié par la probable atmosphère réductrice du foyer, le tout provoquant d'abord une « mousse » de roche parsemée de bulles de CO ou CO₂, puis l'apparition d'un verre qui a coulé, soudant les blocs. Des traces d'imbrulés solides (suie et éléments de carbone) ont été piégées dans cette roche fondue et ce verre y formant des croutes et trainées noires.

Le quartz, lorsqu'il existe en cristaux suffisamment individualisés visibles, devenant, au fur et à mesure de l'élévation de la température du quartz bêta, à partir de 573°C, pour arriver peut être au stade de tridymite, n'a pas atteint son point de fusion mais, choqué, a éclaté en grains lors du refroidissement.

Tous ces éléments laissent supposer qu'il pourrait y avoir eu là mise en œuvre de fours de réduction directe du minerai Fe₂O₃ extrait dans le proche voisinage, fours établis en batterie non loin de la crête rocheuse, point haut du site, et ce pour bénéficier de la ventilation naturelle directe des fourneaux due au courant d'air canalisé par la vallée en conséquence de l'effet Venturi.

Cette hypothèse semble confirmée par l'existence de croutes et cristallisations verdâtres de celladonite, minéral phylliteux ferrique, dans les vésicules et cavités formées par la fusion. Ceci laisse penser qu'il y a bien eu alors opération de réduction du fer, l'apparition de celladonite impliquant la présence d'une atmosphère réductrice et découlant des processus géochimiques induit par les alcalis provenant notamment, tant des divers feldspaths que de la combustion du charbon de bois, et ce, en présence notable d'oxydes de fer portés à haute température.

La formation de ce minéral phylliteux à forte charge tétraédrique, corrélée avec une importante teneur en fer, est en effet caractéristique de milieu à température élevée, la fusion constatée impliquant dépassement des 1200°C. Enfin, un revers violine de quelques millimètres également présent, indique une charge chauffée fortement siliceuse.

La présence de nombreux débris et fragments de roche vitrifiés présuppose également qu'il aurait été édifié et utilisé des fours à scories piégées, ce qui entraînait obligatoirement, en fin d'opération, la destruction au moins partielle de l'ouvrage pour récupérer l'éponge de fer obtenue.

Mais quelles occupations humaines est-il vraisemblable de rattacher à ce site ?

Un premier élément de réponse nous est donné par Marius Vazeilles, le seul à y avoir effectué des fouilles, pratiquant en plusieurs points des sondages dont les excavations sont encore visibles.

Ces recherches entreprises en 1935, puis en 1948, lui ont livré divers artefacts, petit morceau de cuivre, débris de fer plus ou moins informes mais surtout de nombreux tessons de poteries diverses qu'il regarde comme représentatifs, pour certains de l'Âge du bronze ou du Hallstatt final et pour d'autres de la Tène III.

Guy Lintz, qui paraît avoir examiné ces objets, se montre lui plus restrictif, considérant que « ...les tessons recueillis attestent d'une occupation au second Âge du fer (écuelles à bord rentrant, vases ornés de lignes d'impression, fragments d'amphores Dressel 1, imitation de Campanienne), une occupation plus ancienne du site n'étant toutefois pas exclue... ». Cette datation proposée nous paraît correspondre assez bien à celle probable des travaux miniers que nous avons reconnus.

Néanmoins, le positionnement et surtout la conception et le mode d'édification des ouvrages de défense, conduit à émettre l'hypothèse qu'il y aurait eu, corollairement à la création de ceux-ci, deux phases d'occupation distinctes, séparées dans le temps par une période d'abandon.

De la première, la plus ancienne que nous rattacherions volontiers à la toute fin de l'Âge du bronze ou au commencement du Hallstatt, les éperons barrés paraissant exister déjà dès le début de l'Âge du fer, proviendrait le creusement du fossé barrant l'isthme, autorisant d'ailleurs avec les matériaux extraits joints à des rochers éboulés de la crête, l'édification du rempart y faisant immédiatement suite, l'ensemble permettant déjà de sécuriser l'éperon, compte tenu des falaises l'enserrant par ailleurs.

En effet, ces époques, surtout celle du Bronze, ont connu d'abord une densification et une extension du peuplement avec occupation de zones marginales antérieurement délaissées alors que, l'importante détérioration climatique due à un changement dans l'activité solaire ayant sévi au début de l'Âge du fer, a entraîné par la suite repli et abandon des terroirs les plus défavorisés.

Une deuxième phase d'occupation se serait produite postérieurement, à une époque que l'on peut dater, en raison du mobilier retrouvé, comme étant celle de la Tène D et en conséquence des exploitations minières proches qui nous paraissent de même période.

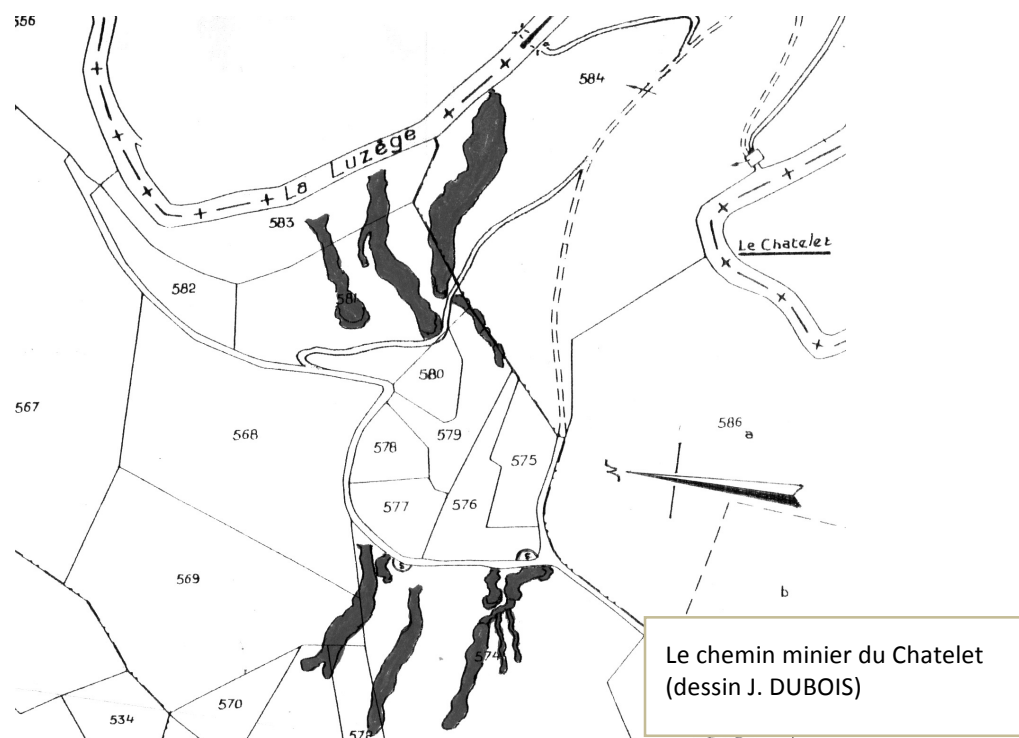
La surface utile, nécessaire pour les seules activités métallurgiques supposées, étant plus réduite, la base de vie se situant probablement sur l'éperon voisin du Rouchilloux, a alors été protégée par le glacis de contrescarpe la ceinturant pratiquement.



Le glacis du Chatelet (photo J. DUBOIS)

Ce glacis a été constitué par des éléments rocheux de même calibration posés et calés soigneusement dans le dévers, selon une pente de 30° environ, jusqu'à atteindre, à son sommet, le bord peut-être palissadé de la partie aplanie et formant même rempart dans son aspect nord-ouest.

Cet entassement de pierres, qui avait été pris à tort pour la résultante d'un écroulement de mur, est en réalité un très habile système de défense différent du Murus gallicus ou autre rempart type Fécamp, faciès de défense qui ne paraît pas avoir été signalé jusqu'à ce jour. Déjà remarqué par nous même en d'autres enceintes actuellement en cours d'étude, il semble représenter un moyen de fortification à l'économie très adapté aux sites de gorges, donc en éperon barré, où la pente naturelle du terrain ne demande que peu d'aménagement pour devenir suffisamment dissuasive.



LE ROUCHILLOUX

Ayant reconnu que la surface disponible du réduit du Chatelet rendait difficile l'établissement d'une aire de vie associée à l'activité métallurgique présumée, il importait de rechercher dans un proche voisinage tout lieu susceptible par sa situation d'accueillir cette dernière tout en permettant une surveillance effective et efficace de la zone concernée.

Une prospection rapide de l'environnement a permis très vite de constater qu'immédiatement de l'autre côté de la rivière et en surplomb de ce premier éperon existait effectivement un site idéal d'implantation humaine, au lieudit « le Rouchilloux ».

Il s'agit là d'une plate forme tabulaire, très certainement aplanie volontairement, de forme vaguement quadrangulaire, dominant à l'est la Luzège par de très importantes falaises, plate forme séparée du flanc de vallée, vers le nord par une profonde cassure empruntée par un ruisseau et au sud par un talweg, couloir où est localisé un considérable cône d'éboulis de rochers de toutes tailles en équilibre instable, provenant de l'écroulement d'une paroi supérieure.

Cette partie aplanie, d'une surface d'environ 2/3 d'hectare, est reliée vers le nord-est au flanc de vallée par une lame rocheuse résultat des contraintes tectoniques générées par la faille dont il a été parlé, lame rocheuse qui a d'ailleurs été en partie démantelée vers le haut pour le passage du chemin d'accès, puis barrée vers le bas par les restes d'un fossé.

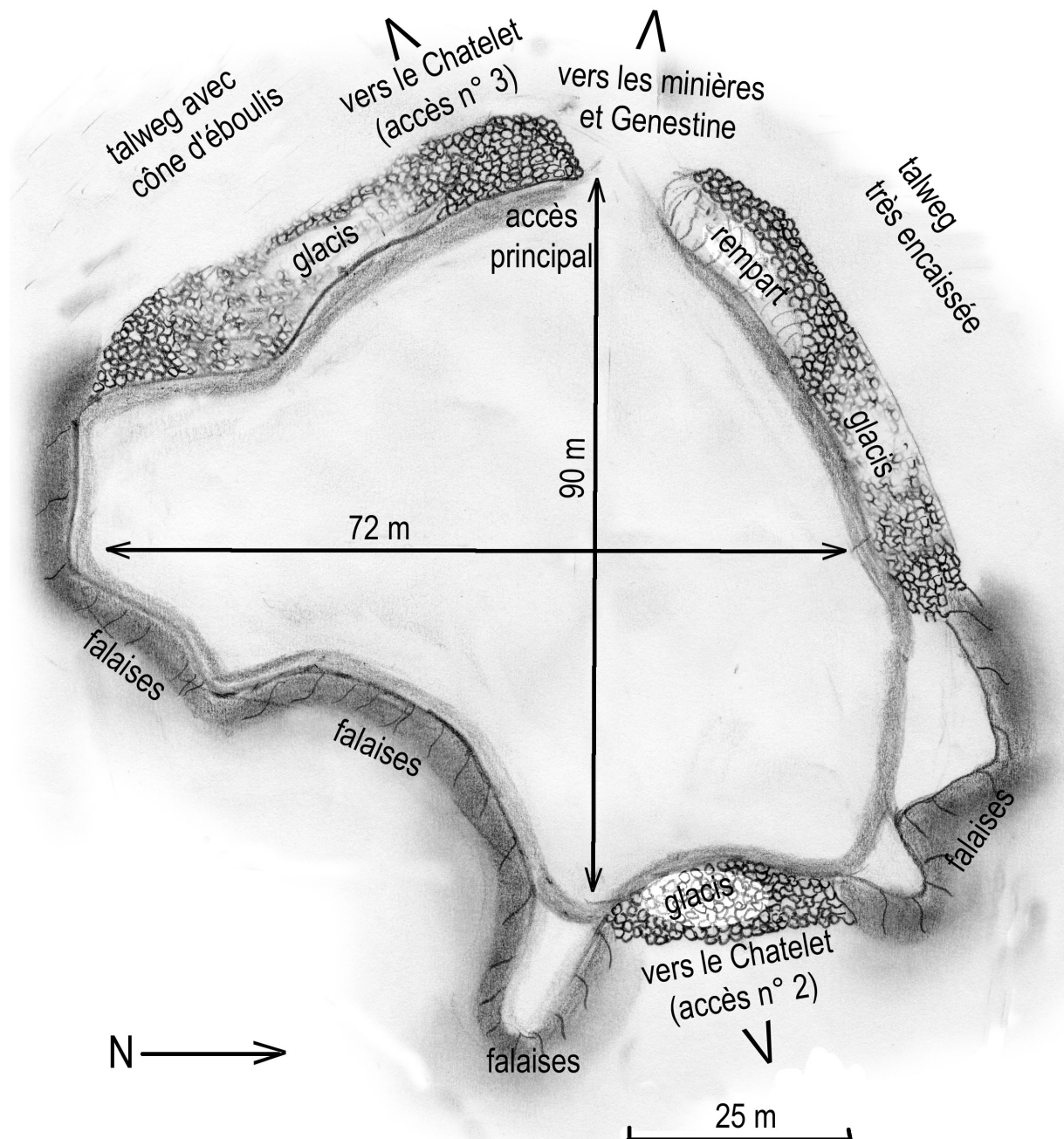
L'aménagement défensif de la plate forme a été réalisé, d'abord par la réalisation d'un vallum barrant la crête rocheuse de rattachement, puis par la réalisation, comme au Chatelet, d'un même ouvrage de glacis de contrescarpe l'enserrant sur les côtés nord, est et ouest.

Ce glacis, contrairement au cône d'éboulis voisin, est toujours constitué d'éléments soigneusement calibrés, provenant sans doute en partie de l'aplanissement de la surface enclose, posés et calés dans la pente ainsi qu'il a déjà été dit.

Malgré des prospections de surface approfondies et faute de pouvoir y réaliser des sondages exploratoires, (nous ne sommes plus au temps de Marius Vazeilles !) il n'a été recueilli aucun élément

mobilier permettant de préciser une datation pour l'occupation des lieux et nous devons nous contenter pour cela de la seule comparaison des structures existantes, tout à fait identiques à celles du Chatelet, ce qui permet malgré tout d'envisager, tant une concomitance dans la période d'occupation que l'éventualité d'un fonctionnement associé et commun.

Cette hypothèse qui, pour l'instant, ne repose que sur cette seule constatation, est cependant confortée par le fonctionnement en binôme que nous avons pu déjà relever en d'autres sites de même époque, actuellement en cours d'étude, sites utilisant d'ailleurs les mêmes techniques d'aménagements défensifs.



Le Rouchilloux (dessin G. Simonnot)

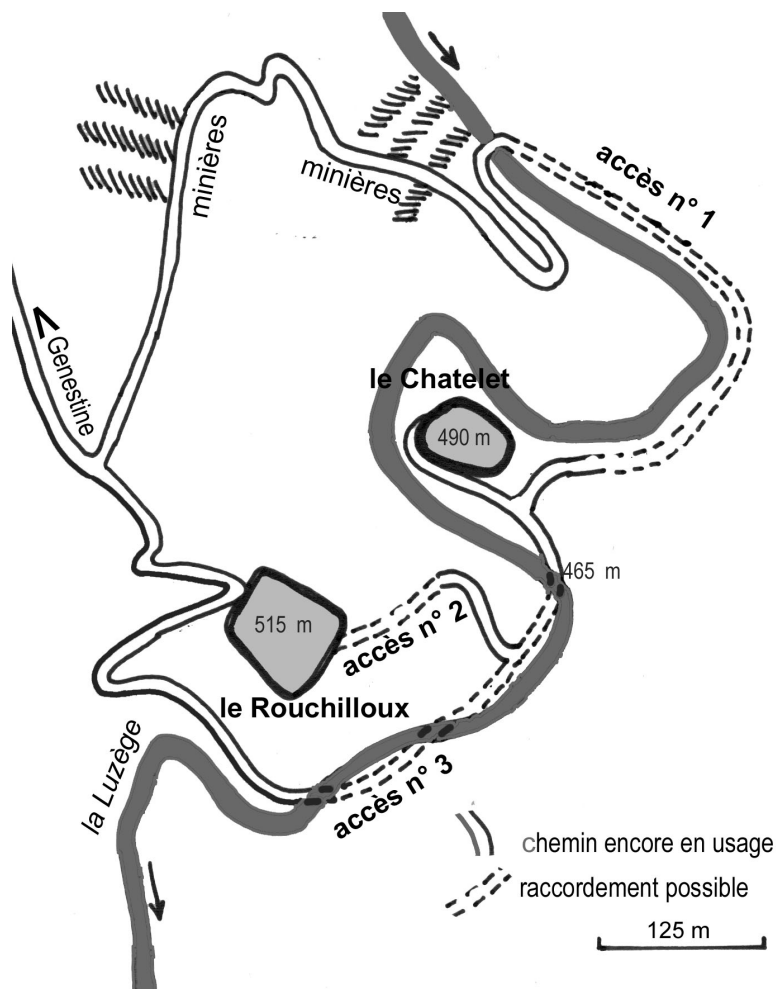
LES CHEMINEMENTS.

L'hypothèse d'une unité économique Chatelet-Rouchilloux n'a jamais été envisagée jusqu'à ce jour, tant la Luzège, profondément encaissée, semble une barrière difficilement franchissable. En effet, le transport du minerai des zones d'extraction, situées rive droite, vers la zone de transformation, le Chatelet, situé rive gauche, puis le retour du métal transformé vers la zone d'habitat, le Rouchilloux, de nouveau sur la rive droite, impliquent des traversées fréquentes et des passages adaptés aux charges pondéreuses.

L'observation du cadastre « Napoléonien » révèle souvent des cheminements très anciens, encore en usage sous l'Ancien Régime. Ici, cette observation a été improductive : il n'y a, au début du XIX^{ème} siècle aucune liaison directe par la Luzège entre Darnets et Lamazière-Basse, si ce n'est par le moulin du Got-Ferrat, à un kilomètre plus au nord, liaison déjà en déshérence à cette époque.

Constatant que les sommets des deux sites sont distants de cent-soixante-quinze mètres, c'est-à-dire non seulement à portée de vue, mais aussi à portée de voix, nous avons entrepris une exploration systématique des deux rives pour en trouver les liaisons possibles. Nous avons ainsi observé que ce n'est pas la traversée même de la rivière qui est difficile, le niveau de l'eau restant le plus souvent assez faible et la zone concernée plutôt calme, mais l'accès à ses rives et la remontée, au vu des dénivelés très importants.

L'ancien moulin de Genestine est situé sur la rive droite, seulement séparé du Chatelet par la Luzège. Le large chemin (accès n° 1) qui le desservait, encore aujourd'hui utilisé par les engins forestiers, traverse toute la zone de minières (cf. cartographie). On peut alors supposer l'antiquité de cette desserte qui, soit directement, au niveau du moulin, soit plus probablement légèrement en amont, au niveau d'une actuelle passerelle rudimentaire, aurait permis l'acheminement du minerai sur le site de transformation. Les distances de transport se situent entre cinq cent mètres et un kilomètre, avec un dénivelé moyen à la descente de moins de 10% et à la remontée de 6 %.



Cheminements entre le Chatelet et le Rouchilloux (dessin M. Murat)

Le Rouchilloux semble surplomber la rivière par des falaises impraticables et la cassure qui le délimite au nord est trop encaissée pour être utilisée. En réalité, l'arête la longeant et orientée vers l'autre site est praticable. Après un lacet, on peut rejoindre la rivière (accès n°2) en utilisant un chemin encore bien visible, bordé de châtaigniers multiséculaires et qui débouche en face de l'accès sud du Chatelet déjà décrit par Marius Vazeilles. Cette liaison, très courte (moins de trois cent mètres entre le replat du Rouchilloux et la rivière) mais parfois très pentue, n'est guère utilisable que par des piétons.

Le talweg situé au sud du Rouchilloux est, comme décrit plus haut, encombré par un cône d'éboulis peu stable. Ce qui est remarquable, c'est qu'un bon chemin maintes fois remanié le traverse (accès n°3). Il accède à une source, puis, après une épingle, descend en pente régulière jusqu'à la rivière. La distance est plus longue (environ cinq cent mètres) que pour l'accès n°2, avec une pente qui reste importante, à plus de 10%, mais régulière car entièrement construite. Il est praticable avec des animaux chargés ou attelés. Cependant, la verticalité des parois rocheuses qui enserrent la rivière oblige à la traverser deux fois avant de retrouver le passage à gué utilisé aussi par le chemin le plus direct. Cela se fait néanmoins sans difficultés, car comme décrit plus haut, le niveau d'eau reste le plus souvent faible et le cours d'eau est dans cette zone très assagi.

Le relief tourmenté du site nous fait ainsi envisager trois types de liaisons entre les trois espaces utilisés, chacune adaptée à une fonction particulière : transport des matières premières, transport des matériaux transformés et vie quotidienne.

Ce site est lui-même situé au sein d'une région très accidentée, peu propice à la traversée de liaisons à longue distance. Il serait donc illusoire de rechercher un axe commercial majeur à proximité. On peut simplement remarquer que, dès la sortie des gorges de la Luzège, en rive droite, sur la commune de Darnets, une longue pousse débutant à Genestine et passant par Espagne et le Lieuteret se dirige vers le nord. Une pousse pareillement axée existe aussi en rive gauche, sur la commune de Lamazière. Permettaient-elles d'accéder à ce que l'on nommera beaucoup plus tard le « droit chemin de Paris à Toulouse », très ancien itinéraire, à l'est du Limousin et passant par Felletin, Ussel et Spontour ?

En conclusion provisoire

En définitive, il apparaît nettement que malgré de nombreuses études jointes à nos constatations personnelles, l'essentiel des connaissances sur les petits sites fortifiés de la fin de l'Âge du fer reste encore à découvrir, ces sites étant totalement distincts des oppida, notamment par le critère majeur de la surface enclose, mais aussi des villages ouverts, existant déjà et à vocation multifonctionnelle et dont ils se trouvent éloignés justement par des attributions plus spécifiques ayant d'ailleurs conduit à leur création.

En ce qui concerne le cas particulier des éperons barrés du Chatelet et du Rouchilloux qui paraissent en réalité ne former qu'une seule entité dont le *dies ad quo* de l'occupation peut être fixé aux dernières décennies du deuxième siècle avant J.C., si l'on tient compte du contexte de croissance généralisée de cette époque, ne peut-on en déduire les motivations qui ont entraînées cette occupation des lieux, motivations qui, suite à une diversification et spécialisation socio-économique, seraient issues d'une culture particulière axée sur la métallurgie et encore très autarcique ? L'on pourrait alors reconnaître un caractère local aux processus sociaux et dynamiques en cours, dû à l'effet de groupe et entraînant une organisation de l'espace de manière opportuniste et linéaire.

Sur l'environnement

Au cours de nos diverses études habitude a été prise d'analyser au mieux toutes les composantes environnementales et il ne saurait être fait exception à la règle. Nous livrons donc ici quelques aspects de ces réflexions.

Particularités botaniques :

L'Eperon du Chatelet : il a un couvert botanique essentiellement acidiphile dominé par les chênes pédonculés (*quercus pedunculata*), des alisiers (*sorbus aria*), la callune (*calluna vulgaris*), des carex et quelques bouleaux (*bétula alba*) ; l'on remarque la pauvreté de ce couvert, que ce soit en densité ou nombre d'espèces. Cela s'explique par l'indigence nutritive de ce milieu. Le glacis de roches sous la zone des fours ne porte qu'un petit manteau de mousse mais ça et là quelques bouquets de noisetiers (*corylus avellana*) rappellent l'intrusion de l'homme dans ces lieux. L'on sait bien, en effet, que *corylus avellana* accompagne d'anciennes occupations humaines. Au bas du glacis, le noisetier est plus prégnant. On rencontre également le prunellier (*prunus spinosa*), la stellaire holostée (*stellaria holostea*) et surtout le lamier jaune (*lamium galéobdolon*), bons marqueurs anthropiques. En bord de rivière se trouvent quelques viornes (*uiburnum opulus*) et des carex.

La zone du Rouchilloux : elle possède un système contrasté plus riche et est d'abord bien plus étendue. La partie supérieure, un peu tabulaire, orientée vers l'Est, porte chênes pédonculés, chênes hybrides, quelques alisiers et genévriers (*juniperus communis*), de la bourdaine (*frangula dodonei*), quelques genêts, de la bruyère callune, c'est donc un contexte très acide. La pente nord recèle hêtres (*fagus sylvatica*), blechnums (*blechnum stricant*), myrtilles (*vaccinium myrtillus*) et carex, climax habituel de haute vallée corrézienne. Sur le bas des éboulis poussent le noisetier, le lamier jaune, la corydalle à vrilles (*caratocapnos claviculata*). La tête de l'éperon, véritable étrave abrupte, présente des particularités intéressantes : chêne sessile (*quercus sessiliflora*), genêt d'Espagne (*spartium junceum*) et un petit sédum ; l'environnement est rudéral et xérophile.

Le grand talweg qui jouxte le vaste éboulis sud du Rouchilloux a une flore moins pauvre et broussailleuse. On y remarque une manière de point d'eau en abri sous roche qui a pu être utilisée. Le gaillet gratteron (*galium aparine*), le groseiller alpestre (*ribes alpinus*) témoignent entre autres d'un certain anthropisme.

A quelques centaines de mètres de là, dans le secteur des minières de pentes, la zone des laveries comporte un couvert de petites pervenches (*vinca minor*) mais cette présence peut être moderne vu l'usage rural vraisemblable de ces « serbes ».

Tableau des Espèces

<i>espèces à large amplitude</i>	<i>espèces acidiphiles et acidiclinales</i>	<i>espèces neutroclines et neutrophiles</i>
<i>quercus sessiliflora</i> <i>quercus pedunculata</i> <i>fagus sylvatica</i>	<i>calluna vulgaris</i> <i>sorbus aria</i> <i>cératocapnos claviculata</i> <i>frangula dodonei</i> <i>spartium junceum</i> <i>vaccinium myrtillus</i> <i>blechnum spicant</i> <i>juniperus communis</i>	<i>carpinus bétulus</i> <i>prunus spinosa</i> <i>coryllus avellana</i> <i>vinca minor</i> <i>stellaria holostea</i> <i>lamium galéobdolon</i>
<i>calcicoles et calciclinales</i>	<i>nitrophiles et nitroclinales</i>	<i>neutronitrophiles</i>
<i>viburnum lantana</i>	<i>ribes alpinum</i>	<i>gallium aparine</i> <i>prunus spinosa</i>

Au vu de ce relevé, il est patent que l'étude de la végétation arborescente actuelle permet d'avoir une idée de l'évolution du paysage et ce, même jusqu'à une période très antérieure.

En effet, la présence du chêne sessile au Rouchilloux atteste bien de l'origine précoce de ce boisement, probablement initialement inclus dans un très important massif forestier axé sur la vallée de la Luzège.

L'absence de ce taxon au Chatelet, alors qu'il s'agit du même sol forestier de type brun acide avec humus de type moder, présuppose donc une très ancienne déforestation sauvage, les lieux ayant ensuite été colonisés par l'espèce pionnière qu'est le chêne pédonculé, ce simple exemple étant particulièrement démonstratif de l'impact de l'homme sur l'environnement des petits sites fortifiés de hauteur.

Essai toponymique

La Luzège :

Luz se retrouve dans les Pyrénées. L'origine serait alors celtibère où bien faut-il rattacher au vieil irlandais luch ? La seconde partie ége ou eyge se rencontre dans plusieurs hydronymes, la Diège, la Liège, la Douyge. Elle signifierait à peu près cours d'eau, cela ayant pu évoluer par ailleurs vers le latin aqua.

Darnets :

Il faut sans doute comprendre la hauteur ou mieux, la hauteur boisée. Ce radical d'origine gauloise se retrouve dans Ardennes.

Lamazière :

Selon J.M. Cassagne et la plupart des auteurs, le terme maceriae était utilisé au Moyen-âge pour parler d'un village gaulois ou gallo-romain dévasté dans lequel la population vint se réinstaller après les invasions.

Le Chatelet :

Dans le haut Moyen-âge le terme castellum désigne une enceinte fortifiée d'époque indéterminée, généralement sur une hauteur.

Le Rouchilloux :

C'est un diminutif de roche. Le mot est très approprié quant l'on connaît les falaises qui dominent la Luzège. Selon Marcel Villoutreix le terme roche désignait autrefois une butte rocheuse puis une hauteur fortifiée. Nous abondons dans le même sens en proposant entre autres exemples celui de Laroche-Canillac et ses deux sites fortifiés : la Roche-Haute et la Roche-Basse.

Espagne :

Le terme a subi une attraction paronymique vraisemblable et l'on peut supposer que le mot primitif était différent. Marius Vazeilles avait remarqué que les lieux portant ce nom avaient eu une occupation humaine très ancienne.

Genestine :

Le toponyme semble issu du latin ginesta = genêt avec absence de l'article ; mais la prononciation limousine avec un d médian nous laisse perplexe : y a-t-il eu attraction ?